

## Rémi Brague

### *Ne pas trahir (:) la tradition*

*We may find fault with the past. Nevertheless, it produced us. To what extent can we be sure that our present will produce a future? Man's "natality" (H. Arendt) as ability for each human being to begin afresh must be compensated by piety towards the past that produced us.*

«Tradition» est un mot piégé. Il montre une étrange ambivalence. L'adjectif «traditionnel» est péjoratif quand il qualifie, par exemple, la morale, ou la famille. Il est au contraire laudatif quand il qualifie, par exemple, une baguette de pain, ou une recette («selon la recette traditionnelle»).

Chez les philosophes, elle se présente aussi avec un visage de Janus. Elle est à la fois un poids écrasant et un don qui nous livre tout ce qui est. Au début de sa cruelle histoire de l'accession au pouvoir de Napoléon III, Marx écrit: «La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un incubé / cauchemar (*Alp*) sur le cerveau des vivants»<sup>1</sup>. Méditant près d'un siècle plus tard sur l'origine de la géométrie, Husserl écrit en revanche: «Die gesamte Kulturwelt ist nach allen ihren Gestalten aus Tradition da»<sup>2</sup>.

### I. La tradition comme productrice

Les deux faces de la même pièce de monnaie se sont approfondies.

1) En ce moment, le pendule est dans la direction de la négation. L'Occident est plongé dans une sorte de haine de soi. Il envisage son propre passé non pas simplement comme contenant des crimes, mais comme consistant en une série ininterrompue de ceux-ci : la conquête du Nouveau Monde, la colonisation de l'Afrique, la Shoah, etc. En contrepoint, il lui arrive de jeter un regard nostalgique sur d'autres civilisations, qu'il rêve innocentes.

1 K.Marx, *Der achtzehnte Brumaire von Louis Bonaparte* [1852], 1, début.

2 E. Husserl, [Der Ursprung der Geometrie], Beilage III dans: *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, éd. W. Biemel (Husserliana VI), La Haye, Nijhoff, 1962, p. 366.

2) Nous avons appris depuis le XIX<sup>e</sup> siècle que le passé nous modèle bien plus profondément que ce dont nous avons conscience. La science historique nous a appris à prendre de plus en plus au sérieux la phrase d'Auguste Comte: «Les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts: telle est la loi fondamentale de l'ordre humain»<sup>3</sup>. En biologie, Darwin, à partir d'une œuvre publiée en 1859, sept ans après Comte, nous enseigne que nous sommes les héritiers d'un passé qui remonte en dernière analyse aux origines de la vie. L'astrophysique ajoute aujourd'hui: de l'univers lui-même.

Deux attitudes résultent de ces faits symétriques: celle du révolutionnaire et celle du réactionnaire. Tous deux accentuent l'une ou l'autre de ces deux dimensions, en elles-mêmes parfaitement sensées, et vont jusqu'à l'absolutiser.

1) Le révolutionnaire veut rompre avec le passé. «Notre histoire n'est pas notre code»<sup>4</sup>. Il souhaite faire table rase, recommencer à zéro. Mao Zedong: «c'est sur la page blanche que l'on écrit le plus beau poème». L'adjectif «traditionnel» a pris une valeur polémique et sert à discréditer ce qui en est qualifié.

2) Le traditionnaliste est celui qui veut revenir au passé. Le passé a fait ses preuves, l'avenir sera probablement pire que le passé. Et de toute façon, il est incertain. «Traditionnel» aura alors la nuance de «digne de confiance».

## II. Vérité du révolutionnaire: Le phénomène de la naissance

Hannah Arendt a mis en lumière ce qu'elle appelle la «natalité» comme caractéristique fondamentale de l'humain<sup>5</sup>. Chaque être humain apporte en naissant une nouveauté *absolue*, au sens étymologique de ce terme: délié, détaché, libéré de ce qui le précède.

L'oubli peut être le «vaillant oubli» dont parle Hölderlin: «l'esprit aime la colonie et le vaillant oubli» (*Kolonie liebt, und tapfer Vergessen der Geist*)<sup>6</sup>. Dans sa seconde Considération intempestive, Nietzsche a médité sur les inconvénients de la recherche historique (*Historie*) pour la vie. Il faut oublier pour pouvoir créer.

La liberté est spontanéité, capacité d'introduire dans le tissu des faits un événement nouveau, imprévisible. Bergson a écrit là-dessus des pages qui me semblent décisives.

3 A. Comte, *Catéchisme positiviste* [1852], I, 2; éd. P.-F. Pécault, Paris, Garnier, s.d., p. 70.

4 J.-P. Rabaut Saint-Etienne, *Considérations sur les intérêts du Tiers-État adressées au peuple des provinces par un propriétaire foncier* [1788], Paris, Kleffer, 1826, p. 1-105, cit. §1, p. 11.

5 H. Arendt, *The Life of the Mind*, t. 2: *Willing*, Londres, Secker & Warburg, 1978, p. 100-101; 212, 217.

6 F. Hölderlin, *Brot und Wein* [1801], leçon; GSA, II-2, p. 608.

### III. Erreur du révolutionnaire

Cependant, le nouveau-né ne peut se développer, ni même survivre sans recevoir de son milieu. Déjà au niveau biologique, nous avons besoin de respirer et de nous nourrir. La triste expérience des «enfants-loups» montre que l'humanisation ne se déploie complètement que dans un milieu déjà humain.

L'enfant encore incapable de parler, l'*in-fans* au sens latin de ce terme reçoit, déjà, le langage comme véhicule de la quasi-totalité de la tradition. Ce langage, l'individu pourra l'utiliser d'une façon singulière, chacun aura son style, et cette singularité sera portée à l'incandescence chez le grand écrivain.

Mais le révolutionnaire est lui-même tout autre chose qu'un sujet qui serait capable de se positionner par rapport au passé comme un juge qui regarderait de l'extérieur. Le sujet présent est lui-même le produit du passé. Même s'il se veut novateur, il se peut qu'il ne fasse que répéter des postures archaïques. Chez les protagonistes de la Révolution française, la singerie de l'Antiquité, romaine en particulier, le montre à l'évidence.

L'oubli ne peut être qu'inconscient et subi. On ne peut pas *vouloir* oublier. Ce serait aboutir au contraire de l'effet recherché, puisque pour décider d'oublier, il faut savoir quoi exactement doit être oublié, et donc avoir un souvenir très vivace de ce qu'il faudrait effacer. La volonté d'oublier aboutit donc à une exacerbation de la mémoire. On pourrait appeler cela «l'effet Erostrate»: ce qui l'a immortalisé, ce n'est pas son crime imbécile, incendier le Temple de Diane à Ephèse, l'une des sept merveilles du monde. C'est bien plutôt l'ordre tout aussi stupide de ne jamais prononcer son nom.

On voudrait faire table rase du passé en s'imaginant que cela va faire place nette pour que surgisse le nouveau. Les tentatives en ce sens aboutissent bien à détruire les traces de celui-ci. Mais rien ne surgit à sa place. Lénine a pu détruire bien des choses, ainsi que Staline qui a mis à exécution les plans de Lénine, puis Mao, Pol Pot, et d'autres. Mais rien n'a été créé. Où est le «socialisme»? Il ne reste que le désert, et les charniers.

Quant à la nécessité de l'oubli, on pourrait renverser: il faut créer pour pouvoir oublier. Commençons par créer, et voyons ensuite si le nouveau est de taille à faire oublier l'ancien. On me permettra de citer une belle phrase du poète polonais Czeslaw Miłosz, prix Nobel de littérature en 1980: «Ce ne sont ni la critique, ni des manifestes théoriques, c'est une existence plus pleine qui vient à bout d'existences délavées»<sup>7</sup>.

7 C. Miłosz, *La Terre d'Ulro*, §19, fin; tr. fr. Z. Bobowicz, Paris, Albin Michel, 1985, p. 104.

#### IV. Erreur du traditionaliste: l'invention de la tradition

Le traditionaliste a tendance à exagérer l'étrangeté du passé: «avant, ce n'était pas comme maintenant». Il néglige les éléments communs qui subsistent, et qui sont souvent l'écrasante majorité. Partant, il surévalue les ruptures. Ce qui, d'ailleurs, en fait un compagnon involontaire du révolutionnaire.

Il cherche, sinon à retourner au passé, ce qui est impossible, du moins à le maintenir. Mais ce passé est le résultat d'un travail de sélection opéré par le sujet présent qui se donne le passé dont il rêve. La tradition est pour une large part inventée. L'historien anglais Eric Hobsbawm, qui vient de mourir, a édité en 1983 un livre vite devenu un classique qu'il a intitulé *L'invention de la tradition*<sup>8</sup>. Il a été suivi par une inondation de livres intitulés *The Invention of...* ou *The Making of...* quand ce n'est pas *The Social Construction of...*

Nous retenons du passé ce qui nous semble pertinent pour aujourd'hui, en fonction de nos intérêts présents. Ce n'est pas le passé qui nous dicte ce que nous devons faire. Au contraire, c'est nous qui, au moins dans une certaine mesure, décidons de ce que le passé a été en le récapitulant constamment. Nous en décidons à partir des projets que nous formons pour l'avenir. Il y a là-dessus un grain de vérité dans les analyses de Jean-Paul Sartre sur l'existence humaine comme projet<sup>9</sup>.

Plus radicalement, il faut nuancer l'enseignement d'Aristote qui fait correspondre aux trois dimensions du temps trois facultés de l'âme: le présent serait l'objet de la perception, le passé celui du souvenir, le futur celui de l'anticipation (*elpis*)<sup>10</sup>. Or, Heidegger remarque quelque part que l'attitude dans laquelle le passé est donné en tant que tel n'est pas le souvenir, mais au contraire l'oubli<sup>11</sup>. En effet, le souvenir rend le passé présent et le manque donc en tant que tel.

#### V. La vérité du traditionalisme: la piété

Qui respecte la tradition est souvent étiqueté comme «conservateur». Personnellement, cet adjectif a pris pour moi un sens plus positif depuis une opération subie il y a trois ans. Une intervention chirurgicale est dite «conservatrice» quand elle s'efforce de retirer le moins possible des organes lésés.

Le philosophe allemand contemporain Odo Marquard (\*1928), à qui j'emprunte la réflexion que je viens de vous soumettre, donne un argument en faveur du conservatisme. La balance penche en sa faveur parce que nous sommes des êtres

8 E. Hobsbawm et Terence Ranger (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

9 J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant* [1943], Paris, Gallimard, 1968, p. 508ss.

10 Aristote, *De memoria*, 1, 449b27-28; *Rhétorique*, I, 11, 1369b34-35; voir aussi *Ethique à Nicomaque*, IX, 7, 1168a13-14.

11 Cité par H.-G. Gadamer, «Die Kontinuität der Geschichte und der Augenblick der Existenz» [1965], *Wahrheit und Methode. Ergänzungen*, in: *Gesammelte Werke*, Tübingen, Mohr, 1986, t. 2, p. 145.

temporels et finis. Descartes nous propose de tout remettre en question. Mais nous n'aurons jamais le temps de réexaminer tout avant de prendre les décisions nécessaires pour continuer à vivre. Il est donc prudent de ne pas trop s'écarter de ce qui se fait jusqu'à présent<sup>12</sup>.

De même, avant lui, le philosophe anglais G.E.R. Moore plaide pour une morale tout à fait traditionnelle: *The individual can [...] be confidently recommended always to conform to rules which are both generally useful and generally practised*<sup>13</sup>.

L'attitude juste envers le passé consiste à le laisser être ce qu'il fut, et à le laisser produire ses effets. Un point capital consiste à noter que le respect du passé n'empêche pas de préparer l'avenir, mais au contraire est ce qui permet qu'il y ait un avenir.

Edmund Burke, dans l'œuvre qu'il écrivit contre la Révolution française, à peine un an après son commencement, écrit: «Des gens qui ne regardent jamais en arrière vers leurs ancêtres ne regarderont jamais en avant vers leur postérité» (*People will not look forward to posterity, who never look backward to their ancestors*)<sup>14</sup>. Un demi-siècle plus tard, Tocqueville qui, lui, était pourtant un partisan décidé du Nouveau Régime, reprend le rythme de cette phrase et l'approfondit dans le fameux chapitre sur l'individualisme, où il écrit: «Non seulement la démocratie fait oublier à chaque homme ses aïeux, mais elle lui cache ses descendants»<sup>15</sup>.

Pourquoi en est-il ainsi? Il faut savoir que nous avons été l'avenir de notre passé pour pouvoir être le passé de notre avenir.

Pour nommer l'attitude juste, la vertu si l'on préfère, qui porte sur l'existence temporelle en tant que telle, je proposerais le terme latin de *pietas*<sup>16</sup>. Sur son étymologie, l'adjectif latin *pius*, nos meilleurs guides nous laissent un peu tomber<sup>17</sup>. Le mot latin semble avoir quelque rapport avec l'idée de pureté et de purification, d'où le verbe «expier».

La *pietas* est loin de se réduire à une crispation sur le passé. En témoigne Enée, le héros paradigmatique de l'expérience romaine, celui que Virgile ne se lasse pas d'appeler *pius Aeneas*, et pas seulement pour des raisons métriques. Il ne fait jamais preuve de plus de piété que lorsqu'il transfère ses pénates de Troie au Latium, voire lorsqu'il enterre son père.

12 O. Marquard, "Abschied vom Prinzipiellen. Auch eine autobiographische Einleitung" in: *Ib., Abschied vom Prinzipiellen*, Stuttgart, Reclam, 1981, p. 16.

13 G.E.R. Moore, *Principia Ethica* [1903], V, §99; éd. T. Baldwin, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 213.

14 Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France*, éd. J. G. A. Pocock, Indianapolis et al., Hackett, 1987, p. 29, cf. aussi p. 83.

15 Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, II, II, 2, dans *Œuvres*, t. 2, éd. A. Jardin, Paris, Gallimard (Pléiade), 1992, p. 614.

16 Je reprends ici un passage de ma préface à la traduction française du livre de Theodor Haecker, *Virgile, Père de l'Occident*, Genève, Ad Solem, 2007, p. XI-XII.

17 Le mot ne figure pas dans l'index d'Emile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, II. *Pouvoir, droit, religion*, Paris, Minuit, 1969.

## VI. Retour sur les maladies contemporaines

On me passera second ce jeu de mots: une civilisation qui, comme la nôtre, se veut *impie* ne peut plus *expier*. Certes, nous sommes tout le contraire, on me passera le jeu de mots, de «gens sans aveu». Ne passons-nous pas notre temps à accuser, et en particulier à accuser nos ancêtres de tous les crimes, réels ou imaginaires? Une bonne partie de la production historique occidentale s'alimente aujourd'hui à la haine de soi: les auteurs distingués montrent comment le passé est une construction arbitraire, d'où la prolifération de titres signalée plus haut, et qui impliquent que ce qui a été «fait» ou «construit» peut être défait ou «déconstruit»; les publicistes plus vulgaires réduisent notre passé à une longue suite de crimes et d'injustices. Il y a certainement du vrai là-dedans, car quelle civilisation, quel groupe humain qui *pouvait* user de la force envers les autres se sont-ils jamais abstenus d'y recourir?

Il est de fait que c'est l'Europe qui a découvert le reste du monde et qui l'a dominé et colonisé. Elle le doit à ses avancées techniques. Elle est la seule culture qui ait eu la *possibilité* physique d'intervenir sur les autres. Les autres cultures, innocentes victimes? A y regarder de près, la prétendue innocence provient de la dénégation et du travestissement du passé. Et de toute façon, cette innocence serait celle du manchot, innocent de tout larcin, du muet, innocent de toute calomnie, ou de l'eunuque, innocent de tout viol.

Et à quoi bon ces confessions perverses qui ne débouchent jamais sur une absolution? Elles ne peuvent que nous inoculer un poison paralysant.

## VII. Parasitisme de la modernité

Les Temps Modernes se distinguent de toutes les autres périodes historiques qui les ont précédés en ce qu'ils se définissent à partir d'une rupture effectuée par rapport à ce qui leur est antérieur.

Or, la propagande moderne camoufle un fait moins réjouissant. La modernité vit du passé, tout en s'efforçant de le détruire. Le fait a été vu très clairement au moins dès le début du *xx<sup>e</sup>* siècle, et peut-être déjà chez Nietzsche, si l'on peut interpréter en ce sens un fragment obscur: «nous avons cessé d'accumuler, nous dépensons les capitaux de nos ancêtres, même dans la façon dont nous connaissons—»<sup>18</sup>.

Je me bornerai ici à citer deux auteurs. Et d'abord Charles Péguy, le plus ancien que j'ai pu trouver qui mentionne en toutes lettres l'idée de parasitisme: «En réalité, avec un aplomb imperturbable, et qui est peut-être sa seule invention et tout ce qu'il y a de lui dans l'ensemble du mouvement, <le monde moderne> vit presque entièrement sur les humanités passées, qu'il méprise, et feint d'ignorer, dont il ignore très réellement les réalités essentielles, dont il n'ignore point les

18 Nietzsche, Fgt. 14 [226], Frühjahr 1888; *KSA*, t. 13, 398=*Der Wille zur Macht*, §68b.

commodités, usages, abus et autres utilisations. La seule fidélité du monde moderne, c'est la fidélité du parasite».

«Le monde moderne est, aussi, essentiellement parasite. Il ne tire sa force, ou son apparence de force, que des régimes qu'il combat, des mondes qu'il a entrepris de désintégrer»<sup>19</sup>.

L'anglais Chesterton est encore plus précis: «The fact is this: that the modern world, with its modern movements, is living on a Catholic capital. It is using and using up, the truths that remain to it out of the old treasury of Christendom; including, of course, many truths known to pagan antiquity but crystallized in Christendom. But it is *not* really starting new enthusiasms of its own. The novelty is a matter of names and labels, like modern advertisement; in almost every other way the novelty is merely negative. It is not starting fresh things that it can really carry on far into the future. On the contrary, it is picking up old things that it cannot carry on at all. For these are the two marks of modern moral ideals. First, that they were borrowed or snatched out of ancient or medieval hands. Second, that they wither very quickly in modern hands»<sup>20</sup>.

## VIII. Conclusion: défense de la tradition

En conclusion, je voudrais revenir sur l'ambivalence que j'ai signalée au début et l'éclairer d'un jour nouveau. Nous nous imaginons que nous ce que nous n'aimons pas dans la tradition est le lien au passé, et que nous lui préférons l'avenir. C'est ainsi que nous nous rêvons «progressistes». En réalité, la ligne qui sépare la tradition que nous aimons, dans le cas d'une baguette de pain, et celle que nous n'aimons pas, par exemple dans la «famille traditionnelle», passe par ailleurs. Et la distinction qu'il faut ici pratiquer est beaucoup moins à notre honneur...

La tradition que nous aimons est celle qui fait apparaître le passé comme ce qui aboutit à nous, et dont nous pouvons jouir. Ainsi la baguette que nous mangeons, et détruisons de ce fait en l'assimilant. Celle que nous n'aimons pas est celle qui permet le passage même du passé à l'avenir. Nous aimons la tradition comme réception; nous n'aimons pas la tradition comme transmission<sup>21</sup>.

C'est de ce point de vue qu'apparaît une caractéristique fort importante du passé. Le passé, notre passé, a peut-être bien des aspects sombres. Il a été le lieu de bien des crimes et de bien des sottises. Mais il a, à tout le moins, un double

19 C. Péguy, «De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle» [6 octobre 1907], in: *Œuvres en prose*, éd. R. Burac, Paris, Gallimard (Pléiade), t. 2, 1988, p. 725; puis «Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne» [1914], in: *Œuvres en prose*, éd. M. Péguy, Paris, Gallimard (Pléiade), 1961, p. 1512.

20 G. K. Chesterton, «Is Humanism a Religion?» dans: *The Thing* [1929], Londres, Sheed & Ward, 1946, p. 16-17.

21 Je développe ici quelques lignes de mon *Les Ancres dans le ciel. L'infrastructure métaphysique*, Paris, Seuil, 2011, p. 73.

mérite: d'une part, il a existé, alors que nul ne sait si le futur existera; d'autre part, ce qui est plus important: *il nous a produits*, nous qui nous plaçons à son égard en position de juges.

Nous pouvons dire rétrospectivement que le passé était gros de ce qui pour lui était encore l'avenir, et qui est aujourd'hui notre présent. En revanche, rien ne nous garantit que notre présent contienne autre chose que lui-même, qu'il ouvre à un avenir. L'avenir ne surviendra pas tout seul, il faut le faire venir. Il y a des décisions qui empêchent l'avenir de venir. Celles qui le rendront possible doivent se prendre aujourd'hui.

Rémi Brague  
Paris I/LMU München  
brague@orange.fr

**Rémi Brague**, nato nel 1947, è professore emerito di Filosofia Medievale e Araba presso l'Università Parigi I. Insegna anche alla Ludwig-Maximilian-Universität di Monaco dove è titolare della Cattedra Romano Guardini. È stato professore invitato alla Boston University, all'Universidad de Navarra (Pamplona) e all'Università San Raffaele (Milano). È membro dell'Institut de France (Accademia delle scienze morali e politiche). È autore di: *La loi de Dieu. Histoire philosophique d'une alliance*, Gallimard, Paris 2008; *Au moyen du Moyen âge. Philosophies médiévales en chrétienté, judaïsme et islam*, Flammarion, Paris 2008; *Les Ancres dans le ciel ou l'infrastructure métaphysique*, Seuil, Paris 2011. In italiano esistono: *Il futuro dell'occidente. Nel modello romano la salvezza dell'Europa*, Bompiani, Milano 2005; *La saggezza del mondo. Storia dell'esperienza umana dell'universo*, Rubbettino, Soveria Mannelli 2005; *Il Dio dei cristiani, l'unico Dio?*, Cortina, Milano 2009; *Ancore nel cielo. L'infrastruttura metafisica*, Vita e pensiero, Milano 2012.